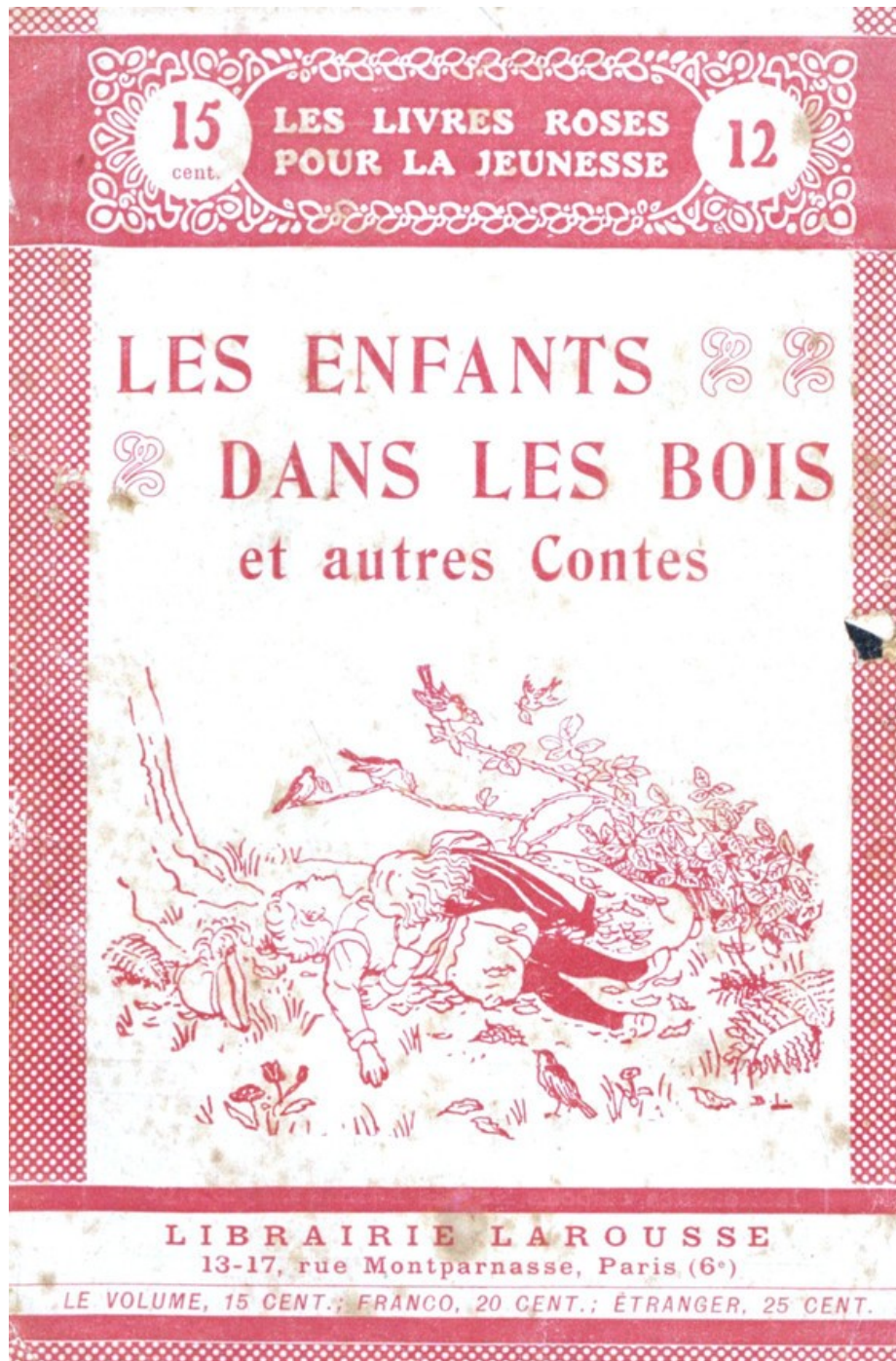


Les livres roses

Les enfants des bois et autres contes



Adaptation du texte : Mlle Latappy
Illustrations : Brinsley Le Fanu et « Geo.M. »
Mise en forme : Cyrille Largillier

Table des matières

Les petits enfants perdus dans les bois.....	3
La Barbe Bleue.....	9
Ali-Baba et les quarante voleurs.....	15
La bourse et le bonnet magique.....	27
Le petit homme au nom qui n'en finit pas.....	38

Les petits enfants perdus dans les bois



Il était une fois un riche seigneur qui demeurait avec femme dans un beau château, dans une des parties les plus charmantes de l'Angleterre. Ils avaient une petite fille et un petit garçon qu'ils aimaient beaucoup. Il eût été impossible de trouver dans toute l'Angleterre un ménage plus heureux. Mais, un jour, il arriva un horrible malheur : la châtelaine tomba malade tout à coup et mourut sans avoir seulement pu dire adieu à son mari et à ses enfants. Ils furent bien malheureux, et, pour ajouter encore à leur infortune, le seigneur tomba bientôt malade à son tour. Il vit tout de suite qu'il allait mourir ; mais c'était un homme brave : il regarda venir la mort sans peur. Il ne pensa point à lui-même, mais, en homme bon et sage, il employa le peu de temps qui lui restait à prendre les meilleures dispositions possibles pour le bonheur à venir de son fils et de sa fille.

Car il savait que, dès qu'il serait mort, ce fils, bien qu'il ne fût encore qu'un enfant, deviendrait le maître et le propriétaire du château, des terres et de tous ses autres biens ; la petite fille aussi deviendrait une demoiselle de haut rang, et posséderait une fortune à elle. Mais deux petits enfants ne sauraient gouverner un grand château rempli de serviteurs, ni user de leur argent avec sagesse ; aussi était-il nécessaire de trouver un ami qui voulût bien se charger de tout cela pour eux, jusqu'au jour où ils seraient assez grands et assez capables pour gouverner comme le bon chevalier et sa femme avaient fait. L'esprit plein de ces pensées, le seigneur mourant envoya chercher son frère unique, lui confia ses deux chers petits et leurs biens, le priant d'agir envers eux comme un vrai chevalier et un bon chrétien. Le frère le promit, et le seigneur, ayant embrassé ses petits enfants, s'en alla en paix dans cet autre monde où vont tous les bons chevaliers sans peur et sans reproche.



Donc, l'oncle des enfants prit la direction du château ; mais c'était un homme cruel et méchant. Il savait bien que si son frère, le chevalier, était mort sans enfants, c'est lui qui aurait été le maître de ses terres et de ses richesses. Mais les enfants étaient là et, quand ils seraient grands, il faudrait leur rendre leurs biens. Alors une mauvaise pensée lui vint à l'esprit : il lui fallait essayer de se débarrasser des enfants.

Il n'osa pas s'en défaire lui-même, mais il prépara leur mort de telle sorte qu'on pût croire à un accident.

Quand un homme méchant veut commettre une action criminelle et qu'il est trop lâche pour agir lui-même, il cherche quelqu'un plus de plus brave et de plus pauvre que lui, qui, pour de l'argent, la fera ; et s'il a mené une mauvaise vie, comme c'était le cas pour le méchant oncle, il n'a guère de difficulté à trouver les hommes dont il a besoin. Donc, le méchant oncle se mit à penser à tous ses anciens compagnons, et bientôt il se rappela deux hommes, voleurs, ivrognes, joueurs et toujours prêts pour une querelle ; il rappela également que, comme tous ceux qui vivent de l'argent des autres, au lieu de gagner, ils étaient toujours dans le besoin. Au fond, ils n'étaient guère plus mauvais que lui, et l'un d'eux, comme nous le verrons, valait beaucoup mieux. Le



méchamment envoya donc chercher ces deux hommes, et leur raconta toute l'histoire. Il leur montra les enfants qui l'empêchaient d'être un homme riche, et leur offrit une grosse somme d'argent s'ils voulaient attirer les deux petits innocents dans un bois et les tuer. Les deux hommes y consentirent. Ils guettèrent une occasion, et, un jour que la nourrice les avait laissés seuls à jouer dans les jardins du château, un des hommes s'avança et demanda au petit garçon si sa sœur et lui n'aimeraient point à faire une promenade sur son beau grand cheval. Le petit garçon répondit « oui », sans hésiter, et, prenant sa sœur par la main, il franchit, derrière l'homme, les grilles du château. Ils trouvèrent le second voleur qui les attendait avec deux chevaux. Les hommes se mirent en selle ; chacun prit un des enfants devant lui, et ils partirent au galop dans la direction du bois.

Tout d'abord, les enfants furent ravis de voir les oiseaux, les fleurs, les arbres magnifiques ; mais bientôt ils eurent faim, et ils demandèrent aux hommes de les ramener au château. Les hommes ne les écoutèrent point, mais galopèrent de plus belle, si bien qu'ils arrivèrent enfin au plus épais du bois ; ils descendirent de cheval et mirent les enfants à terre. Or, c'était là l'endroit où ils avaient décidé de les tuer ; mais, à ce moment, un des voleurs déclara que ce serait une vilaine action, une cruauté, et que, puisqu'ils avaient reçu l'argent, il ne fallait pas tuer les pauvres petits, mais seulement les abandonner dans le bois. À quoi l'autre voleur répondit qu'on les avait payés pour tuer les enfants, et qu'il allait les tuer. La querelle s'envenima ; des mots ils en vinrent aux coups, tandis que les pauvres enfants les regardaient, terrifiés.



Mais, cette fois par hasard, le voleur miséricordieux se battait pour une bonne cause ; et il porta à son cruel compagnon un coup qui le tua. Alors il prit au mort sa part d'argent, si bien qu'il eut à lui seul les deux parts, puis il s'occupa des enfants.

Il ne savait pas qu'en faire ; d'un autre côté, il voulait s'en retourner à la ville pour dépenser son argent ; il résolut de les laisser dans le bois, et tant mieux pour eux si quelqu'un les y trouvait. Alors il leur dit qu'il allait leur chercher à manger, et il partit pour ne jamais revenir.



Les pauvres petits le crurent, pensant qu'il était leur ami ; mais les heures s'écoulèrent, et il ne revint pas ; ils avaient grand'faim et la petite fille se mit à pleurer. Mais le petit garçon ressemblait à son père, le vaillant chevalier, et au lieu de pleurer, lui aussi, il regarda autour de lui pour voir ce qu'il pourrait faire pour sa petite sœur. Il trouva des noisettes et des mûres qu'elle mangea ; puis amassa de la mousse qu'il mit au pied d'un arbre pour lui faire un lit, et elle s'endormit profondément. Il fit de même le lendemain et le jour suivant ; mais, quand le quatrième jour arriva, ils étaient tous les deux malades, car les petites filles et les petits garçons ne peuvent pas se nourrir exclusivement de noisettes et de mûres comme les écureuils et les oiseaux.

Alors, se sentant très faibles et malades, ils s'embrassèrent, s'étendirent, l'un près de l'autre, sur leur lit de mousse, et cet ange silencieux qu'on appelle la Mort descendit doucement, et, avec amour, emporta leurs pauvres petites âmes fatiguées pour les réunir à celles de leur père et de leur mère. Mais voilà que les petits rouges-gorges, aux yeux brillants, virent ces deux petits corps froids, étendus là, dans le bois ; alors, ils vinrent par centaines, chacun portant dans son bec une feuille de pourpre ou d'or, et ils les déposèrent sur les enfants morts, fussent jusqu'à ce qu'ils en fussent recouverts, comme d'un beau manteau royal.



Ah ! certes, les enfants ne le gênaient plus maintenant, et le méchant oncle n'avait plus qu'à jouir tranquillement de sa fortune mal acquise. Mais rien ne prospéra ; les récoltes manquèrent, le bétail s'égara dans la campagne ou fut décimé par la maladie, ses chevaux dépérèrent et moururent, ses serviteurs le volèrent. Or, tout cela pourrait arriver à un homme de bien, et il lutterait tout simplement contre le sort, avec courage ; mais quand ces choses arrivent à un homme méchant, il est fort probable qu'il en conclura que le sort sera toujours contre lui, si bien qu'il n'essaiera même pas de lutter, - et c'est précisément ce qui arriva au méchant oncle.

Il sentit que, quoi qu'il fût, tout ce qu'il tenterait serait en vain, si bien que, lorsqu'un soir le feu prit au château, il fut bien heureux de s'en tirer sain et sauf.

Mais il n'avait plus d'argent, plus d'ami, et il se trouva plus pauvre que quand son neveu et sa nièce étaient vivants. Il erra sans foyer pendant bien des années ; puis, un jour, il arriva quelque chose d'étrange.



Vous vous rappelez le voleur qui n'avait pas été cruel au point de tuer les enfants, mais qui, cependant, n'avait pas eu le courage d'en prendre soin ? Eh bien ! il avait eu vite fait de dépenser son argent, et il s'était bientôt remis à voler ; or il fut pris et condamné à être pendu, car dans ce temps-là on était pendu pour vol. Quand il parut devant les juges, il raconta toute l'histoire des deux petits enfants. Là-dessus, on fit arrêter le méchant oncle qui fut pendu aussi ; et c'est ainsi que finit l'histoire des petits enfants perdus dans le bois.

La Barbe Bleue



On raconte qu'il y a bien longtemps vivait, dans une des antiques cités de l'Arabie, un riche marchand dont le palais était un des plus magnifiques qu'on pût voir. Il était si riche qu'il pouvait dépenser d'immenses sommes d'argent à meubler les nombreuses salles de sa splendide demeure. Il y avait sur tous les murs de beaux miroirs aux cadres d'or et d'argent, des tapis aux riches couleurs sur les parquets, de vastes sofas pourvus de coussins moelleux dans toutes les pièces, – bref, tout était magnifique. Il était bien connu pour ses grandes richesses ; mais, malgré tout, ce n'était pas ce qu'on appelle un homme heureux. Il avait un grand souci : sa barbe était bleue, et lui donnait un air étrange, qui faisait qu'on parlait de lui d'une manière qui ne lui plaisait point.

Une de ses voisines, dame de qualité, avait deux filles parfaitement belles, nommées Fatima et Anne. La Barbe Bleue, car c'est ainsi qu'on l'appelait, désirait beaucoup épouser l'une des deux sœurs, – mais peu lui importait laquelle. Il en demanda donc une en mariage, laissant à la mère le choix de celle qu'elle voudrait lui donner. Elles n'en voulaient point toutes deux, ne pouvant se résoudre à prendre un homme qui eût la barbe bleue. Ce qui les effrayait encore, c'est qu'on disait qu'il avait déjà épousé plusieurs femmes, et qu'on ne savait ce que ces femmes étaient devenues. Mais la Barbe Bleue était un homme d'expérience.

Il invita de nombreux amis à venir passer quelques jours dans une de ses maisons de campagne. Parmi les invités vinrent la mère et ses deux filles. Pendant huit jours, ce ne furent que danses et festins, que promenades et parties de toutes sortes. Enfin tout alla si bien, qu'avant la fin de la semaine les deux sœurs commencèrent à trouver que la Barbe Bleue était un homme fort intéressant, et

elles allèrent même jusqu'à trouver qu'il n'avait pas la barbe si bleue, après tout. Peu de temps après, Fatima devint la femme de la Barbe Bleue, et sa sœur Anne l'accompagna dans sa nouvelle demeure.

Au bout de quelques semaines, le marchand dit à sa femme qu'il était obligé de faire un long voyage, pour une affaire d'importance ; qu'il se pourrait que son absence durât plusieurs semaines, mais qu'il souhaitait qu'elle fût aussi heureuse que possible jusqu'à son retour, et qu'il la priait de se bien divertir ; enfin, qu'il lui laisserait toutes ses clés, afin qu'elle pût avoir tout l'argent et toutes les pierreries qu'elle voudrait. Mais il y avait une clé, - une seule et unique clé, - parmi toutes celles qu'il lui laissait, dont elle ne devait point se servir. C'était la clé d'un petit cabinet au rez-de-chaussée. « Ce petit cabinet, dit la Barbe Bleue, je vous défends d'y entrer. Si vous me désobéissez, s'il vous arrive de l'ouvrir, je vous avertis que votre châtement sera terrible. »



Fatima n'avait pas, alors, la plus petite intention de désobéir à son mari ; aussi promit-elle d'observer tout ce qui venait de lui être ordonné ; et lui, après l'avoir embrassée, monte sur son cheval, et, suivi de ses domestiques, part pour son voyage.

Les nombreuses amies de la jeune mariée ne tardèrent point à venir lui faire visite, tant elles avaient d'impatience de voir toutes les richesses dont on savait sa magnifique demeure remplie. Les voilà aussitôt à parcourir les chambres, et à admirer la somptuosité des décors et l'élégance des meubles. Pendant ce temps, Fatima se demandait pourquoi son mari lui avait si expressément défendu d'aller dans le petit cabinet, et, pressée par sa curiosité, elle résolut, quoi qu'il dût lui arriver, d'aller ouvrir la porte et de voir par elle-même.

Quelques-uns disent que la sœur de Fatima lui persuada de désobéir à son mari ; qu'il en soit ainsi ou non, toujours est-il que Fatima courut au petit cabinet, et, d'une main tremblante, poussa la clé dans la serrure, et ouvrit la porte.

D'abord elle ne vit rien, parce qu'il faisait très sombre dans la chambre ; mais, au bout de quelques moments, elle vit beaucoup plus qu'elle n'eût souhaité voir. Sur le plancher il y avait les têtes de six femmes mortes ! C'étaient les têtes des femmes que la Barbe Bleue avait épousées, et qu'il avait égorgées l'une après l'autre.





Fatima pensa mourir de peur, et laissa tomber la clé dans la chambre même où il lui avait été défendu d'entrer. Elle la ramassa bien vite, referma la porte, et monta précipitamment dans sa chambre. Elle remarqua plus tard, avec épouvante, que la clé était tachée de sang, et elle eut beau la laver, et même la frotter avec du sable, il lui fut impossible de la nettoyer tout à fait, - le sang ne s'en allait point.

La Barbe Bleue revint de son voyage le soir même, et dit qu'il avait reçu, en chemin, des lettres qui lui avaient appris que l'affaire pour laquelle il était parti venait d'être terminée à son avantage, et qu'ainsi il lui avait été possible de revenir beaucoup plus tôt qu'il ne pensait. Fatima fit tout ce qu'elle put pour lui faire croire qu'elle était ravie de son prompt retour ; mais, au fond, la pensée de ce qu'elle venait de voir la faisait trembler, et la Barbe Bleue en conçut des soupçons. Il demanda ses clés, et Fatima s'en fut les chercher. Quand elle revint, il regarda la clé du petit cabinet, et, d'une voix sévère, il dit à sa femme : « Pourquoi y a-t-il du sang sur cette clef ? - Je n'en sais rien, répondit la pauvre femme en tremblant. - Vous n'en savez rien ? reprit la Barbe Bleue ; je le sais bien, moi. Vous avez été dans le cabinet où je vous avais défendu d'entrer. Eh bien ! Madame, vous y êtes entrée une fois, vous y entrerez de nouveau. »

Fatima ne comprit que trop bien ce que cela signifiait. Elle se jeta aux pieds de son mari, en lui demandant pardon de sa désobéissance. Mais ce fut en vain, et son cruel mari lui déclara qu'elle mourrait dans une heure.

Lorsqu'elle fut seule, la pauvre femme, toute en larmes, appela sa sœur et la pria de monter sur le haut de la tour du palais pour voir, par-delà le désert, si ses frères ne venaient point. Ils lui avaient promis qu'ils viendraient la voir ce jour-là, et c'était le seul espoir de salut auquel pouvaient se rattacher les deux sœurs. De temps en temps, la pauvre femme s'écriait : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? »



Cependant la Barbe Bleue, tenant un grand coutelas à la main, cria de toute sa force à Fatima de descendre, car l'heure était bientôt passée.

- « Je vois un nuage de poussière », dit la sœur, « mais, hélas ! ce n'est qu'un troupeau de moutons. »

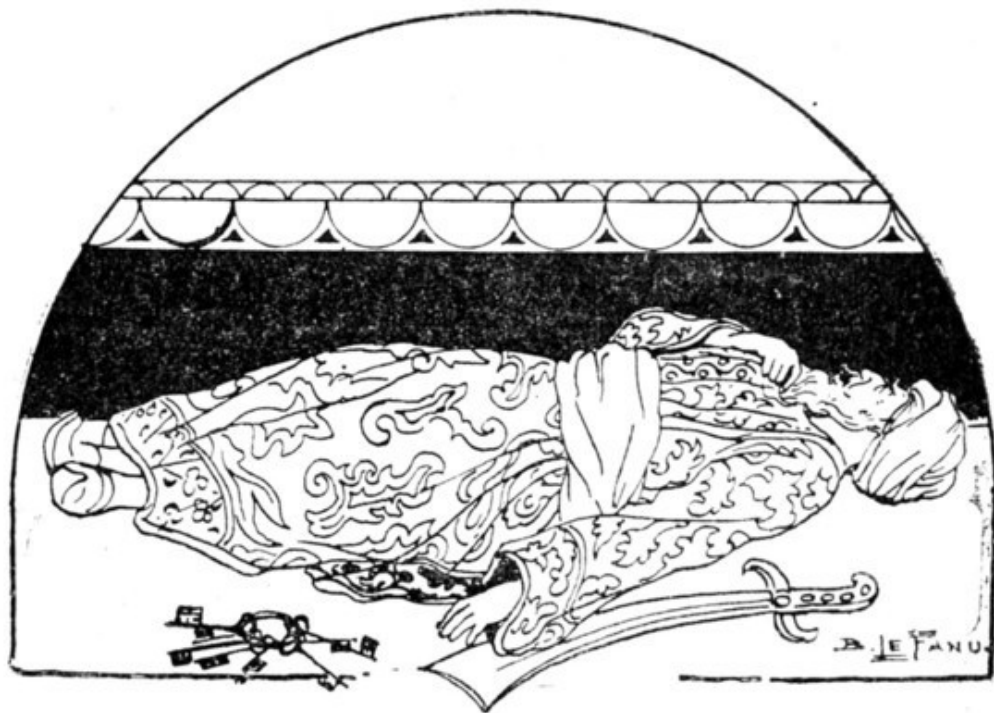
- « Regarde encore, ma sœur Anne. »

Et cette fois elle répondit :

« Je vois deux cavaliers, mais ils sont encore bien loin ! »

« Ah ! ce sont mes frères, dit Fatima ; ils vont me sauver. »

- « Descends vite », cria la Barbe Bleue, d'une voix de tonnerre ; et Fatima descendit, tout échevelée et les yeux pleins de larmes. Pour gagner du temps, elle supplia encore son mari de l'épargner ; mais il refusa, et, la prenant d'une main par les cheveux, et de l'autre levant le coutelas en l'air, il allait lui abattre la tête... Dans ce moment, on entendit un grand bruit de chevaux au-dehors. Les frères de Fatima, qui étaient tous deux de vaillants capitaines, entendirent les cris de leur sœur ; ils s'élançèrent dans la chambre, et, voyant la Barbe Bleue sur le point de tuer sa femme, ils se jetèrent sur lui, lui passèrent leur épée au travers du corps, et tuèrent ainsi cet homme cruel.



Fatima s'évanouit, mais quand elle revint à elle, elle put se réjouir avec ses parents et ses amis d'avoir échappé à la mort. Elle hérita de tous les biens de la Barbe Bleue, en usa sagement, et en donna une grande partie aux pauvres. Puis elle se remaria, et vécut très heureuse avec son second mari.

Ali-Baba et les quarante voleurs

Une vieille histoire raconte qu'il y avait une fois, dans une ville de la Perse, deux frères, dont l'un se nommait Cassim et l'autre Ali-Baba. Cassim avait épousé une femme riche ; mais Ali-Baba était pauvre, et, pour gagner sa vie et de quoi subvenir aux besoins de sa famille, il allait dans une forêt voisine couper du bois qu'il vendait ensuite à la ville.

Un jour qu'il chargeait ses trois ânes du bois qu'il venait de couper, il aperçut, à sa grande surprise, une troupe de gens à cheval, à la mine farouche. Il monta bien vite sur un arbre, pour voir sans être vu.

Les étranges cavaliers mirent pied à terre, et, après s'être fait un passage au travers des arbrisseaux, s'arrêtèrent devant un rocher. Ils étaient bien armés, et l'un d'eux, qui paraissait être le chef, s'approcha d'une porte, dans le rocher, et dit à haute voix :

« Sésame, ouvre-toi ! »

Il n'eut pas plus tôt prononcé ces paroles qu'à la grande surprise d'Ali-Baba, la porte s'ouvrit toute grande, et tous les voleurs - car il ne doutait point qu'ils ne fussent des voleurs, et il ne se trompait pas - entrèrent dans la caverne, emportant avec eux les sacs lourdement chargés de butin qu'ils avaient apportés sur leurs chevaux. Le capitaine entra le dernier, et la porte se ferma.

Ali-Baba n'osait descendre de son arbre de crainte d'être vu. Mais la porte se rouvrit enfin ; tous les cavaliers sortirent, et chacun remonta sur son cheval. Le capitaine, qui était entré le dernier, sortit le dernier, et, debout devant la porte il s'écria : « Sésame, referme-toi ! » et la porte se referma.

Quand les voleurs furent partis, Ali-Baba descendit de son arbre ; il avait grande envie de savoir ce qu'il y avait dans la caverne ; aussi se présenta-t-il devant la porte, et dit ces mêmes paroles : « Sésame, ouvre-toi ! » telles qu'il les avait entendues de la bouche du voleur, et, dans l'instant, à sa grande joie, la porte s'ouvrit toute grande.



Vous pouvez vous imaginer son étonnement quand, étant entré, il vit que la caverne était pleine de trésors de toutes sortes - des tapis, des étoffes de soie, de l'or et des pierres précieuses.



Il prit bien vite autant de pièces d'or qu'il en pouvait porter, et, ayant retrouvé ses ânes qui s'étaient dispersés, il les chargea des sacs d'argent, et se prépara à

rentrer chez lui. Mais il eut soin de refermer la porte en se servant de ces mêmes paroles : « Sésame, referme-toi ! » comme l'avait fait le capitaine.

Quand Ali Baba fut rentré chez lui, il montra les sacs d'argent à sa femme ; elle fut très alarmée, car elle soupçonna son mari de les avoir volés ; mais il lui raconta toute l'histoire, et lui persuada que sa crainte était sans fondement, puisqu'il n'avait fait que prendre sur les voleurs. Ils résolurent cependant de ne point parler du bonheur qui leur était arrivé, et d'enfouir l'argent dans leur jardin, pour s'en servir au fur et à mesure de leurs besoins.

La femme était si heureuse de posséder tant d'argent, qu'elle voulut s'amuser à le compter et, comme il y en avait trop pour qu'elle pût y arriver, elle voulut le mesurer.

Elle alla chez sa belle-sœur, pour lui emprunter une petite mesure. La femme de Cassim se demanda pourquoi sa pauvre parente désirait si fort emprunter une mesure, et, avant de lui en prêter une, elle s'avisa d'appliquer adroitement du suif sur le fond, sachant bien que de cette façon elle découvrirait ce que la femme d'Ali-Baba aurait mesuré.

La femme d'Ali-Baba prit grand plaisir à mesurer son or, mais elle ne remarqua pas, quand elle rendit la mesure, qu'une pièce d'or était restée collée au fond. Quand Cassim rentra chez lui, ce soir-là, sa femme lui dit :

« Eh bien, je suppose que vous vous croyez riche, mais voici votre frère, Ali-Baba, qui fait le pauvre, et qui est infiniment plus riche que vous ; il ne compte plus son or, il le mesure. »



Cassim, qui était très jaloux, se hâta d'aller demander une explication à son frère. Ali-Baba, ne fit pas plus longtemps mystère de son aventure ; il raconta toute l'histoire à Cassim, et lui offrit, s'il voulait garder le secret, de partager le trésor avec lui. Cassim n'avait pas l'intention de laisser Ali-Baba se débarrasser de lui si facilement ; il voulut à toute force savoir où était caché le trésor, et Ali-Baba finit par le lui dire.

Cassim, qui était un mauvais frère, ne s'était jamais soucié du pauvre Ali-Baba ; il résolut de s'emparer de la meilleure partie du trésor, et, sans perdre de temps, partit pour la forêt, emmenant ses mulets avec lui. Il trouve la caverne, prononce les paroles : « Sésame, ouvre-toi ! » entre, et aussitôt la porte se referme.

Il commença d'abord par se repaître les yeux de la vue de tant d'or et des richesses amoncelées dans la caverne ; puis il choisit ce qu'il voulait emporter, et se prépara au départ ; mais, dans sa hâte de s'enrichir, de même qu'il avait oublié son pauvre frère Ali-Baba, il avait oublié les mots magiques qui devaient ouvrir la porte. Il eut beau essayer, il ne put se rappeler les paroles dont il fallait se servir, et il ne put sortir de la caverne.



Peu après, les voleurs revinrent ; ils virent les mulets de Cassim autour du rocher, et ils en conclurent que leur secret avait été découvert ; alors ils tirèrent leurs épées, et s'approchèrent de la caverne. Quand le capitaine eut dit :
« Sésame, ouvre-toi ! » Cassim s'élança dehors, prêt à lutter pour sa vie.



Mais les voleurs étaient trop nombreux, et ils eurent vite fait de décider que Cassim devait mourir : ce serait un avertissement à quiconque voudrait se mêler de leurs affaires. Ils tuèrent donc le pauvre Cassim, coupèrent le cadavre en quatre morceaux, et pendirent les quatre quartiers dans la caverne.

Vous pensez bien que la femme de Cassim fut dans une grande inquiétude quand elle vit que son mari ne revenait point. Elle passa la nuit dans les pleurs, et se repentit de sa folle curiosité, de sa jalousie d'où venait son malheur. Dès la pointe du jour, elle courut chez Ali-Baba, et le pria de seller ses ânes et d'aller dans la forêt voir ce que Cassim était devenu. Il y consentit volontiers, mais, quand il vit des traces de sang près de la caverne, il en prit un mauvais augure ; il pénétra dans l'intérieur, et découvrit les restes de son frère. Il rapporta le corps à la ville, le déposa dans sa propre maison, et s'en alla annoncer la nouvelle à la veuve, avec tous les ménagements possibles.

Tous deux furent d'avis que, quoi qu'il arrivât, il fallait tenir secrète l'histoire du trésor, si bien qu'il leur fallût inventer des raisons pour expliquer la disparition de Cassim. Ils firent courir le bruit, parmi les voisins, qu'il était mort dans sa maison de mort naturelle. Puis, avec l'aide d'une jeune fille ; nommée Morgiane, esclave adroite et entendue, au service d'Ali-Baba, ils persuadèrent à un vieux savetier nommé Mustapha, de prendre ce qui lui serait nécessaire pour coudre, et de coudre les morceaux du corps avant qu'on l'ensevelît. Afin qu'il ne pût soupçonner la vérité, ils lui donnèrent de l'or, et Morgiane lui ayant bandé les yeux, le mena à la maison où était le corps de Cassim ; quand il eut fini la besogne pour laquelle il avait été payé, on lui banda les yeux de nouveau, et on le ramena à sa boutique. On croyait que, de cette façon, il ne pourrait pas dire quel était l'endroit où on l'avait mené. Quand le corps de Cassim eut été lavé et parfumé, on l'ensevelit avec toutes les cérémonies en usage en Orient, et tout le monde crut que le pauvre homme était mort de maladie.

Peu de temps après, Ali-Baba épousa la veuve de Cassim ; car, en Orient, les hommes ont habituellement plusieurs femmes, si bien que cela ne parut étrange à personne ; mais, au fond, leur but était de garder dans leur famille, par ce mariage, tout l'argent pris aux voleurs.

Pendant ce temps, les voleurs étaient retournés dans la forêt, et, quand ils s'aperçurent qu'on avait enlevé le corps de Cassim, ils comprirent qu'un autre encore possédait leur secret ; alors ils firent choix d'un d'entre eux qui fut chargé de découvrir qui avait bien pu pénétrer dans la caverne mystérieuse ; s'il échouait, il paierait son échec de sa vie. Le voleur se déguisa donc et partit pour la ville, dans l'espoir de recueillir quelque nouvelle qui lui permettrait de trouver l'homme qu'il cherchait.

Or, il arriva que la première personne qu'il vit fut Mustapha le savetier, qui commença de se vanter d'avoir été assez adroit pour recoudre les quatre quartiers d'un mort. « Voilà précisément ce que je voulais savoir », se dit le voleur ; il donna une pièce d'or au savetier qui se mit à lui raconter toute l'histoire ; alors le voleur lui demanda de se laisser bander les yeux et de l'accompagner à travers la ville ; il espérait que le bonhomme se rappellerait les détours qu'il avait faits et qu'il retrouverait l'endroit même où il avait été recoudre le cadavre.

Ce plan habile réussit. Le savetier reconnut la maison ; le voleur lui donna encore de l'or et, après l'avoir renvoyé, fit une marque à la porte d'Ali-Baba avec de la craie, afin de pouvoir la reconnaître. Puis, il s'en fut retrouver ses compagnons et leur annoncer le succès de son entreprise.



Cependant Morgiane, étant sortie peu après de la maison, vit cette marque sur la porte, et se dit qu'il se tramait quelque chose ; alors, en fille intelligente, elle se mit en devoir de marquer avec de la craie toutes les autres portes dans la rue. Si bien que, quand la troupe de voleurs, sous des déguisements divers, entra dans la ville avec l'intention de tuer l'homme qui demeurait dans la liaison marquée, ils furent bien surpris de voir que toutes les maisons étaient marquées de même, et qu'ainsi leur plan avait échoué. L'espion perdit la vie. Un second voleur n'eut pas un sort plus heureux ; n'ayant pas réussi, il paya à son tour son échec de sa vie ; alors le capitaine imagina un moyen qui devait infailliblement réussir.

Il envoya ses hommes dans les bourgs et les villages d'alentour acheter dix-neuf mulets et trente-huit grandes outres de cuir, à transporter l'huile, l'une pleine et les autres vides. Puis il fit entrer un de ses voleurs en armes, dans chacune des trente-sept outres vides, et, après s'être déguisé en marchand d'huile, il prit le chemin de la ville, avec ses dix-neuf mulets.

En passant devant la porte d'Ali-Baba, il vit celui-ci assis sur le seuil. Il fit arrêter ses mulets, et, s'adressant à Ali-Baba, il le pria de le recevoir chez lui pour y passer la nuit.



Ali-Baba le fit entrer. On déchargea les mulets qui furent menés à l'écurie et Morgiane reçut l'ordre de préparer à souper pour l'hôte qui venait d'arriver, avant qu'il n'allât se coucher.

Sous prétexte d'aller voir si rien ne manquait à ses mulets, le marchand d'huile sortit pour parler à ses hommes qui étaient cachés dans les outres. En commençant depuis la première jusqu'à la dernière, il dit à chacun : « Quand je jetterai de petites pierres de la chambre où l'on me loge, ne manquez pas de vous faire une ouverture en fendant l'outre depuis le haut jusqu'en bas, avec le couteau dont vous êtes muni et d'en sortir bien vite ; aussitôt nous attaquerons le maître de la maison. »

Ils ne se doutaient guère qu'il y avait dans la maison une fille aussi intelligente que Morgiane, avec laquelle il leur faudrait compter.

Or, il arriva que, dans la soirée, elle s'aperçut qu'il lui manquait de l'huile et elle sortit pour en prendre un peu dans une des outres du marchand. À son grand étonnement, comme elle approchait de la première, elle entendit une voix à l'intérieur qui disait : « Est-il temps ? »



Au lieu de pousser des cris de frayeur, comme quelques femmes sottes n'auraient pas manqué de le faire, elle comprit immédiatement qu'il y avait là quelque chose d'insolite, et qu'il ne lui fallait pas perdre la tête ; alors, imitant la voix d'un homme, elle répondit : « Pas encore, mais bientôt ! » Elle alla successivement à toutes les outres, et, à la même demande, elle donna la même réponse. Ce ne fut que dans la dernière outre qu'elle trouva de l'huile. Elle en prit ce qu'elle voulait, retourna dans sa cuisine, et fit bouillir autant d'huile qu'elle en pu mettre dans une grande chaudière. Puis elle prit cette huile bouillante, sortit doucement dans l'obscurité, et en versa dans chaque outre - juste assez pour étouffer et tuer le voleur qui était dedans.

Morgiane ne fut pas étonnée quand, un peu plus tard, elle entendit le marchand marcher dans sa chambre. Il jeta des pierres dans la cour, commue s'il se fût attendu à recevoir une réponse à ce signal, mais rien ne vint.

Alors il descendit, regarda dans les outres, et vit que tous ses hommes étaient morts. Ayant manqué son coup, il crut bien faire de se sauver au plus vite. Ali-Baba fut fort surpris quand, le lendemain matin, Morgiane lui raconta le danger auquel il avait échappé.

Il fut si heureux du grand service que son esclave lui avait rendu qu'il lui promit son amitié pour la vie, et lui donna immédiatement la liberté. Puis, Ali-Baba et ses serviteurs enterrèrent les corps des voleurs dans une fosse, dans le jardin. Mais ils n'oubliaient pas qu'un des voleurs, au moins, s'était échappé, et ils pensaient bien qu'il ne manquerait pas de leur nuire, s'il en avait jamais l'occasion.

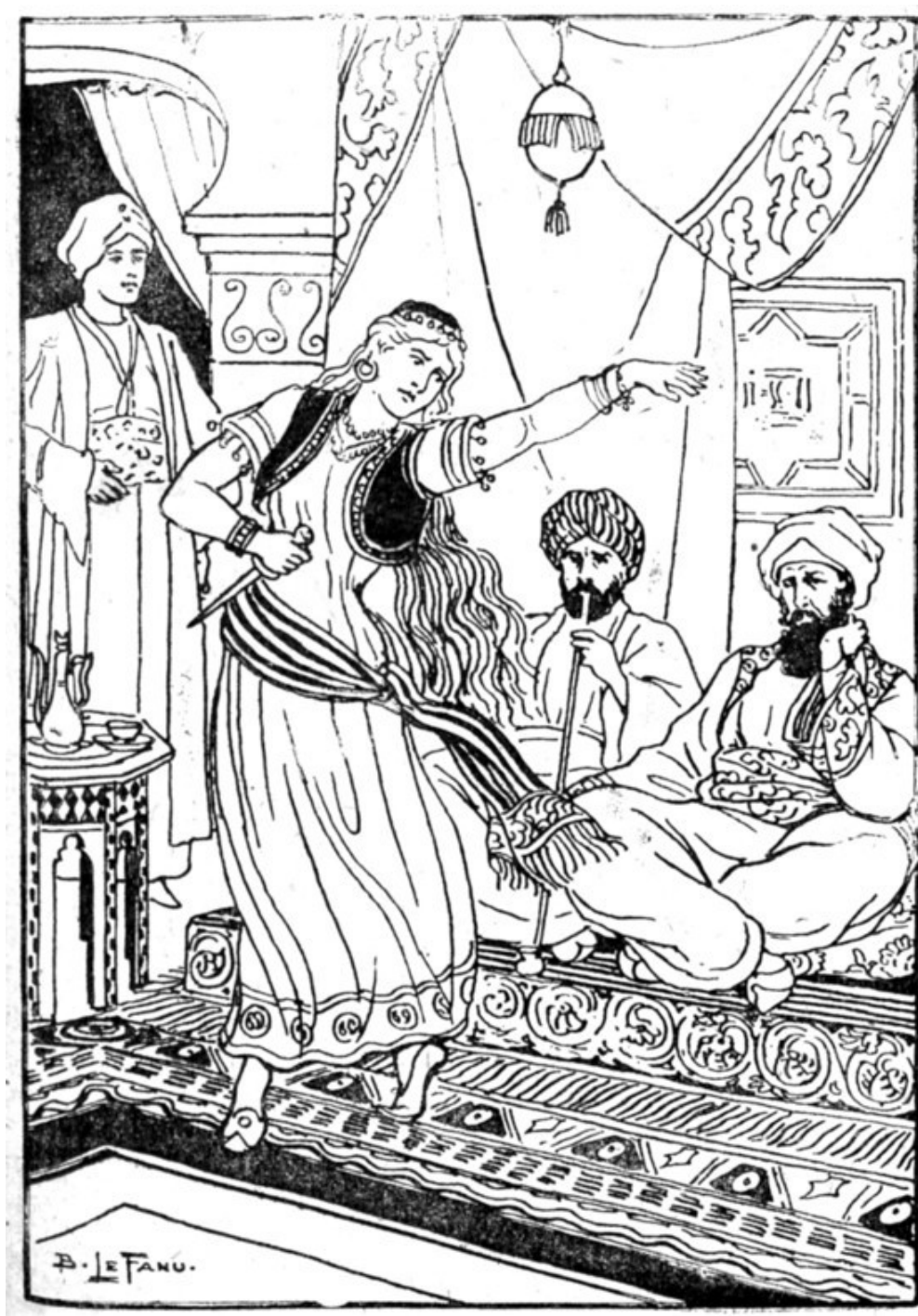
C'était ce qu'avait résolu le capitaine des voleurs ; il prit un autre nom, et s'établit dans une boutique près de la maison d'Ali-Baba ; il était si bien déguisé que personne ne le reconnut. Il se lia de grande amitié avec le fils d'Ali-Baba ; il le comblait de présents, et le jeune homme le tenait au courant de tout ce qui concernait sa famille. À la fin, le jeune homme présenta à son père ce marchand étranger qui était si bon pour lui et Ali-Baba le pria de venir souper chez lui.

Le voleur fit d'abord semblant de ne pouvoir accepter l'invitation ; puis il y consentit, et prit ses dispositions pour se débarrasser d'Ali-Baba, en le tuant, pendant la soirée. Mais, une fois de plus, Morgiane sut déjouer ses odieux projets. Elle servait à table ; pendant le repas,



une parole fit naître ses soupçons ; elle regarde l'étranger de plus près et reconnaît le prétendu marchand d'huile qui était déjà venu chez eux et qui avait disparu avec tant de hâte.

Elle devina que l'étranger n'était revenu dans leur ville qu'avec de mauvais desseins. Elle eut vite fait de décider ce qu'il fallait faire. C'était une danseuse habile, et, dans la soirée, elle offrit de danser pour le divertissement de l'hôte de son maître. Il ne pouvait pas refuser ; alors elle revêtit un costume de danseuse, et attacha un petit poignard à sa ceinture.



D'abord elle dansa avec des mouvements gracieux et charmants, puis elle se mit à tourbillonner, agitant son poignard avec des gestes désordonnés ; à la fin, elle passa devant le voleur déguisé, s'arrêta brusquement, et le frappa au cœur avec le poignard qu'elle tenait à la main.

Son maître fut saisi d'étonnement et d'épouvante quand il vit son hôte tué ainsi d'une façon si barbare ; mais, quand Morgiane lui eut montré que cet hôte n'était autre que le chef des voleurs qui, une fois déjà, avait attenté à sa vie, et quand elle lui eut montré les armes que le voleur avait, cachées sous ses vêtements, Ali-Baba ne put trouver de mots pour la remercier de lui avoir encore une fois sauvé la vie.



Il la donna en mariage à son fils ; et il y eut de grandes réjouissances parmi leurs amis et leurs voisins à l'occasion de la cérémonie.

Personne ne connut jamais l'histoire du trésor caché dans la caverne des voleurs ; mais, comme Ali-Baba n'entendit plus jamais parler d'aucun d'eux, il supposa qu'ils étaient tous morts. Il apprit à son fils les paroles magiques qui ouvraient la porte de la caverne, et le secret en fut gardé par leurs enfants, de génération en génération. Ils profitèrent toujours de leur fortune avec modération, et vécurent entourés de l'estime et du respect des habitants de la ville.

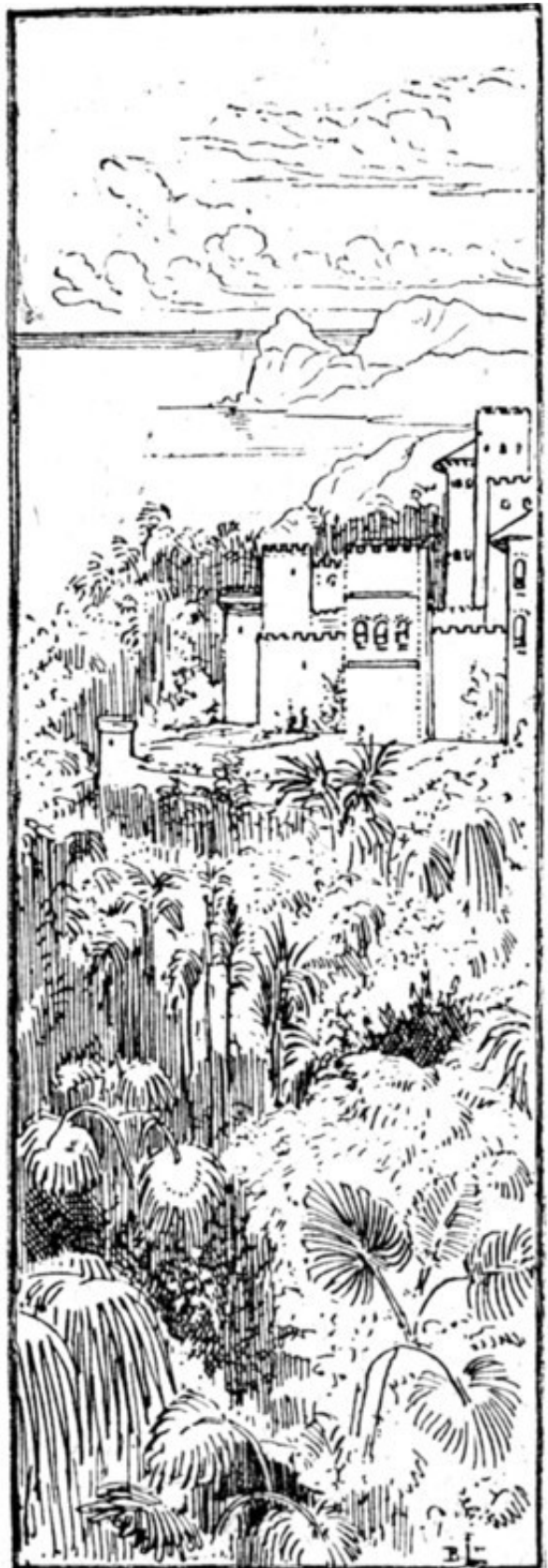
La bourse et le bonnet magique

Il y avait une fois un riche seigneur qui vivait avec sa femme dans la belle île de Chypre, tout là-bas, dans la Méditerranée aux flots bleus. Ils se nommaient Théodoric et Gracia, et ils avaient un fils unique qu'ils appelaient Fortuné.

Ils vivaient très heureux tous les trois ensemble ; mais, un jour, Théodoric dit à Gracia qu'il commençait à se fatiguer de vivre ainsi retiré à la campagne, et qu'il aimerait à aller demeurer à la ville, à se mêler aux autres seigneurs et à partager leur existence joyeuse. Les voilà donc partis, tous les trois, abandonnant leur beau château avec ses bois, ses oiseaux, et ses fleurs ; ils prirent une belle maison à la ville, où il leur fallut se vêtir plus richement, et avoir plus de serviteurs, et bientôt il leur fallut recevoir une foule d'amis riches et extravagants.

Tout cela, c'était magnifique ; mais je ne crois pas qu'aucun de nos trois amis fut plus heureux, et, au bout de quelques années, ils ne furent plus heureux du tout ; car Théodoric, après avoir dépensé beaucoup plus d'argent qu'il n'aurait dû, finit par dépenser tout ce qu'il avait, et fut obligé de vendre sa belle maison, et ses chevaux, et de congédier tous ses serviteurs. Quand il vit qu'il n'avait plus d'argent du tout, Théodoric regretta sa folie ; il dit à Gracia qu'il allait se mettre au travail, comme un simple ouvrier, pour leur refaire un foyer, à elle et à son fils, si seulement elle voulait bien lui pardonner.

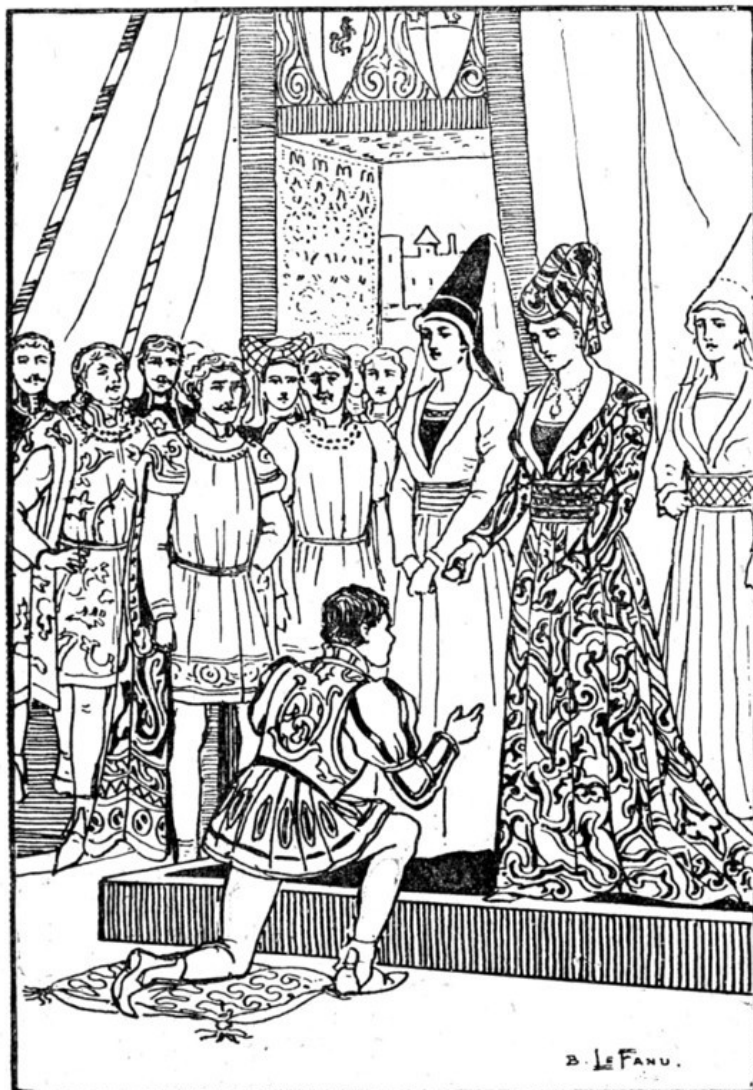
Gracia aimait son mari tendrement ; elle lui dit donc que tant qu'il l'aimerait, elle serait satisfaite, qu'elle végât dans un palais ou dans une chaumière. « Et, ajouta-t-elle, nous aurons un intérieur modeste, et comme nos moyens ne nous permettent pas d'avoir une servante, je ferai tout



l'ouvrage, même la lessive, afin que, si notre demeure est pauvre, elle soit toujours agréable. »

Ils se refirent donc une nouvelle vie, et leur fils Fortuné, qui était né dans un palais, grandit dans une toute petite chaumière. Quand il quitta l'école, Fortuné pensa qu'il était temps pour lui de gagner sa vie ; alors il mit son chapeau, et s'en alla errer sur le bord de la mer, se demandant ce qu'il pourrait bien essayer de faire. Il vit près du rivage un beau navire qui appartenait au Comte de Flandre, lequel s'en revenait d'un voyage en Terre Sainte. Fortuné eut une bonne idée. Il se rappela que, bien qu'il fût pauvre, il était fils de gentilhomme, et bien fait de sa personne ; alors il alla trouver le Comte et lui demanda s'il n'avait pas besoin d'un page. Le Comte considéra Fortuné un moment, puis finit par répondre « Oui. » Et voilà le jeune garçon parti avec son nouveau maître.

Pendant plusieurs années, Fortuné vécut à la Cour de Flandre où il obtint la faveur du Comte et de la Comtesse. Puis il fut admis à prendre part aux tournois avec les Chevaliers de la Cour, et souvent il remportait le prix. Ce prix consista une fois en deux bijoux d'une grande valeur, et il les gagna tous les deux.



Il se trouva fort riche, et se dit qu'il aimerait à quitter la Cour et à voyager pour lui-même. Le voilà parti en grand appareil. Il vendit les bijoux, s'acheta de beaux habits et un cheval, - et l'argent lui glissait entre les doigts. Bientôt, comme son père Théodoric, il se trouva pauvre et sans un sou. Alors il essaya de trouver du travail, mais personne ne voulait l'employer. Les choses allèrent de mal en pis, et, un beau soir, il se trouva errant à travers un bois et mourant littéralement de faim. Mais il n'était pas au bout de ses peines, car il entendit bientôt le rugissement des bêtes féroces ; il aperçut une bande de loups, et grimpa bien vite à un arbre. Il se croyait installé en sûreté dans les branches, quand il vit avec terreur un gros ours qui grimpait tranquillement à l'arbre derrière lui.

Le pauvre Fortuné était au désespoir ; il tira son épée, et descendit à la rencontre de l'ours qu'il traversa de part en part. L'ours tomba mort, brisant les branches dans sa chute, et Fortuné tomba aussi. Il avait tué l'ours, mais il avait aussi faim qu'auparavant, et il se demandait s'il ne pourrait pas souper d'un morceau de viande d'ours crue, quand il entendit du bruit derrière lui.

Pensant que c'était quelque autre, animal sauvage, Fortuné se retourna vivement, et il vit une femme qui se tenait debout auprès d'une roue, et souriait.

Elle était très belle, mais Fortuné ne pouvait voir ses yeux, car ils étaient bandés, si bien qu'elle ne pouvait point voir. Il reconnut immédiatement cette Fée que les hommes appellent la Fortune. « Je suis la Fortune, lui dit-elle, et je puis te donner la richesse, la sagesse, la force, la santé, la beauté ou



une longue vie. Que veux-tu ? »



Le pauvre Fortuné, qui mourait de faim, ne pouvait penser qu'à sa faim, aussi répondit-il sans hésiter : « Belle Dame, rendez-moi si riche, je vous prie, que je n'aie plus jamais faim. » Alors elle lui tendit une bourse : « Toutes les fois, dit-elle, que tu regarderas dans cette bourse, tu y trouveras dix pièces d'or. Quand tu mourras, donne-la à tes enfants, mais, après leur mort, elle redeviendra une bourse vide ordinaire. »

Voilà donc Fortuné riche de nouveau. Il retourna à Chypre, s'y maria, et eut deux fils. Il aimait toujours beaucoup à voyager, et un jour il alla voir le Sultan de Turquie. Le Sultan prenait plaisir à l'entendre parler de toutes les choses curieuses qu'il avait vues pendant ses voyages ; mais, un jour, il lui dit : « J'ai quelque chose de plus curieux que tout ce que vous avez jamais pu voir. » Disant ces mots, il conduisit Fortuné dans une chambre dont les murs mêmes étincelaient de pierreries ; Fortuné les regardait surpris ; il n'avait jamais rien vu d'aussi brillant.

Le Sultan ne faisait point attention aux bijoux ; mais, tendant un bonnet à Fortuné : « Voici, dit-il, la chose la plus merveilleuse de ce palais des merveilles. » Fortuné regarda le bonnet qu'il tenait à la main, et ne vit qu'un bonnet rouge ordinaire ; il crut que le Sultan, se moquait de lui ; mais celui-ci se prit à sourire :

« Si vous le mettez sur votre tête, dit-il, vous serez transporté en quelques instants dans quelque endroit du globe que vous désiriez visiter. »



Immédiatement, Fortuné songea à sa femme et à ses fils ; il se coiffa bien vite du bonnet, et, prestement, en un instant, le Sultan, les pierreries, tout avait disparu, et il se promenait dans sa maison, dans Chypre ensoleillée.

C'est ainsi que Fortuné entra en possession du Bonnet Magique.

Enfin, Fortuné mourut dans un âge très avancé. Quand il sentit sa fin prochaine, il appela ses deux fils, Félix et Festus, leur raconta l'histoire de la bourse et du bonnet, et, les leur donnant : « Ils vous appartiennent tous deux également ; partagez-les également, et ne vous querellez pas ; si vous êtes sages, ne dites à personne comment vous vous procurez votre argent, ou quelqu'un essaiera de vous voler la bourse. »

Comme son père, Félix aimait à voyager ; il demanda à Festus de lui prêter la bourse pour cinq ans. Festus y consentit, à la condition que Félix lui laisserait une grande quantité d'or ; alors Félix remplit six coffres de pièces d'or et partit. Il arriva un jour à la Cour de Rome, et là, s'éprit de la fille du Roi, la Princesse Flavie. Afin de se rendre agréable à son père, il se servait sans cesse de sa bourse pour acheter de riches présents.

Le Roi et la Reine se demandaient comment Félix pouvait avoir tant d'argent, et la Reine dit à la Princesse d'essayer de le savoir. Aussi, quand, un jour, Félix demanda à la Princesse si elle voulait l'épouser, elle lui répondit qu'elle ne croyait pas qu'un simple marchand de Chypre fût assez riche pour épouser une Princesse.



Alors, Félix oublia la recommandation de son père, et lui raconta l'histoire de la bourse. À partir de ce jour, la Reine n'eut pas un instant de repos qu'elle n'eût dérobé la bourse ; et, un beau matin, le pauvre Félix vit qu'elle avait disparu et qu'il était sans un sou. Il devina aussitôt que la Reine l'avait volée ; mais, quand il voulut aller l'accuser, ni la Reine, ni la Princesse ne voulurent le recevoir.

Félix emprunta de l'argent à ses serviteurs, et s'en retourna à Chypre, en toute hâte ; il raconta à son frère Festus tout ce qui lui était arrivé, et le pria de lui prêter le bonnet magique.

Une fois en possession du bonnet, Félix souhaita d'être de nouveau dans les appartements de la Princesse, dans son palais à Rome ; et il vit la bourse de la Fortune, qui se balançait à la ceinture de la Princesse. Félix lui demanda de la lui rendre ; elle refusa ; alors il saisit la Princesse dans ses bras, et souhaita de se trouver dans les jardins du Sultan, à Constantinople.

Un instant après, la Princesse, étonnée, s'y trouva, assise sous un arbre fruitier, et s'éventant, car il faisait très chaud, Félix, aussi, avait bien chaud et il retira son bonnet pour s'essuyer le visage et la tête.



La Princesse qui ne savait pas que le bonnet était un bonnet magique, le prit et le mit sur sa tête en s'écriant : « Ah ! que je voudrais donc être dans un des bains froids du palais de mon père ! »

Elle eut à peine prononcé ces paroles, qu'elle disparut ; et voilà le pauvre Félix tout seul dans le verger, ayant perdu non seulement sa bourse, mais son bonnet magique et sa Princesse.

Félix ne savait plus que faire. Il se promenait de long en large ; il réfléchissait, mais ne savait quel parti prendre ; alors il eut soif et cueillit une pomme qu'il se mit à manger. Il n'en avait pas pris une bouchée que deux grandes cornes lui sortirent de la tête. Alors le malheureux se mit à courir de long en large dans le verger, en criant comme un fou ; enfin il rencontra un vieillard qui lui parla doucement :



« Prends une pomme à cet arbre, et manges-en un morceau, dit-il, et les cornes disparaîtront. »

Félix obéit, et les cornes disparurent. Alors il remplit ses poches des pommes magiques ; dans la poche droite, il mit les pommes qui faisaient pousser les cornes, et, dans la poche gauche, il mit les pommes qui les faisaient disparaître. Puis il se mit en route, à pied, demandant son chemin jusqu'à ce qu'il fût arrivé au Palais de Flavie ; alors il s'assit aux portes du Palais, et se mit à vendre ses pommes.

La Princesse sortit pour gagner sa voiture et, ayant vu les belles pommes, elle s'arrêta pour en acheter. Aussitôt, Félix lui offrit une de celles qu'il avait dans sa poche droite ; elle la prit et se mit à la manger. Vous pouvez être bien sûrs qu'il ne resta pas là pour voir ce qui allait arriver ; il se sauva de toute la vitesse de ses jambes. Dans le même temps il entendit la Princesse – sa Princesse – qui poussait des cris, et, avant la nuit, tous les meilleurs médecins du palais avaient été appelés à la Cour pour guérir la Princesse. Mais cela n'était pas en leur pouvoir.

Alors Félix acheta une perruque et des lunettes et se présenta aux portes du palais, en disant qu'il était médecin, qu'il avait entendu parler de l'étrange mal de la Princesse Flavie, et qu'il était venu de pays fort éloignés pour l'en guérir. Il tenait à la main une petite boîte qui contenait des morceaux de la pomme propre à guérir. On le conduisit immédiatement dans les appartements de la Princesse, et la première chose qu'il vit fut son bonnet magique, posé sur une chaise. Mais il ne dit rien, et donna un petit morceau de pomme à la Princesse. Elle se mit à le manger et, aussitôt, voilà les cornes qui rapetissent ; dans sa joie, elle sortit une bourse – sa bourse, à lui, que la Reine, sa mère, avait prise à Félix il y avait longtemps, – et lui offrit dix pièces d'or. Mais, d'une main, Félix lui arracha la bourse, et de l'autre, se coiffant du bonnet, il souhaita de se retrouver à Chypre. Il était temps, pensait-il, que son frère Festus, eût sa part du bonnet magique et de la bourse. Mais quand Festus eut écouté le récit de toutes les aventures de Félix :

« Mon cher frère, lui dit-il, je ne veux rien avoir à faire ni avec le bonnet, ni avec la bourse. Gardez-les pour vous, si vous voulez, je crois bien qu'ils donnent plus de peines que de joies. »

Alors, Félix les garda, et en bon frère, il partagea avec Festus tout ce qui lui arrivait d'heureux. Ainsi, les deux frères vécurent heureux ensemble dans l'île de Chypre, bien que, parfois, Félix songeât à sa Princesse. Il ne lui avait pas donné assez de pomme pour faire disparaître les cornes tout à fait ; aussi pensait-il qu'elle ne devait pas s'être mariée : qui donc, en effet, voudrait épouser une Princesse portant des cornes au front ?

Il se demandait volontiers si elle pensait jamais à ce Félix qu'elle avait connu autrefois. Certes, Flavie n'avait pas bien agi vis-à-vis de Félix, et il était juste qu'elle fût punie ; mais Félix était généreux, et puis, il aimait Flavie, si bien qu'un jour il partit pour Rome, et demanda au Roi la main de sa fille.

Le Roi et la Reine consentirent volontiers à la lui donner ; mais, quand on consulta Flavie, elle demanda à s'entretenir seule à seul avec Félix.



B L:

« Félix, lui dit-elle alors tristement, vous m'avez aimée quand j'étais belle ; mais j'étais avide et hautaine, et je n'ai pas voulu vous aimer. Maintenant, je ne suis plus si jeune, je suis laide et affligée, et je vous aime ; mais je ne veux pas faire à un homme si noble et si généreux, le tort de l'épouser. Songez donc combien on se moquerait de vous si vous épousiez une femme avec des cornes sur la tête. »

Félix se mit à sourire, et lui dit d'ouvrir la bouche et de fermer les yeux. Flavie lui obéit, tout en se demandant ce qui allait arriver. Alors, Félix lui jeta un petit morceau de pomme dans la bouche, et elle ne l'eut pas plus tôt mangé que les cornes disparurent, et elle se retrouva aussi belle, aussi bien faite qu'elle ne l'avait jamais été.

Ils s'assirent tous les deux, la main dans la main, et Félix raconta à la Princesse l'histoire des pommes et du médecin mystérieux aux lunettes et à la perruque. Quand le Roi et la Reine apprirent tout cela, ils auraient bien voulu que Félix leur prêtât la bourse et le bonnet magique ; mais Flavie était du même avis que Festus ; elle dit qu'elle ne voulait plus les revoir ni l'un ni l'autre, et qu'elle était fatiguée d'être Princesse ; elle était entièrement satisfaite d'être la femme d'un simple marchand de Chypre, et de vivre heureuse et tranquille dans sa maison.

Elle eut ce qu'elle voulait ; le couple partit pour Chypre où il vécut toujours très heureux. Quant à la bourse, les frères prirent autant d'argent qu'ils en avaient besoin, et la jetèrent à la mer ainsi que le bonnet ; personne n'en a plus jamais entendu parler. Peut-être les poissons les ont-ils mangés.



Le petit homme au nom qui n'en finit pas

Il y avait une fois une pauvre veuve qui demeurait dans une chaumière à la lisière d'un bois. Elle n'avait qu'un enfant, une petite fille, et ce que cette petite fille avait de plus remarquable, était son amour des tartes ; le valet de Cœur lui-même n'aurait pas pu en manger plus qu'elle n'en mangeait. Pour elle, le plus beau jour de la semaine c'était le jeudi, c'était le jour où sa mère faisait le pain, et la dernière fournée de tartes qui sortait du four était toujours réservée pour leur dîner du jeudi.



Or, un jeudi, il arriva une lamentable catastrophe. La veuve avait fait plus de tartes qu'à l'ordinaire. Elle avait fait son pain et ses pâtés pour la semaine, et il y avait une assiettée de tartes sur la table pour le dîner ; mais il en restait encore quelques-unes à cuire, – treize, exactement. Alors, la veuve les mit dans le four, et s'assit à table avec sa fille pour dîner. La pauvre femme était fatiguée, et sa fille était incapable de penser à quoique ce soit quand elle mangeait des tartes ; si bien qu'à elles deux elles oublièrent les tartes qui étaient dans le four, et qui furent bien trop cuites. Au lieu d'être à point et bien dorées, elles étaient dures et cassantes. La petite fille en fut toute triste, mais sa mère lui dit : « Cela ne fait rien, mets le plat sur l'étagère du dessus, dans l'office, et les tartes reviendront. »

Elle voulait dire que, si on les laissait toute la nuit et tout un jour sans les couvrir, la pâte perdrait de sa dureté, s'amollirait – ce qui arrive en effet, à moins qu'elle ne soit devenue dure comme pierre à force de cuire ; mais, au lieu de dire tout cela, la mère dit simplement qu'elles « reviendraient ».

La petite fille mit les tartes de côté, et tout l'après-midi elle ne fit que se dire : « Je ne savais pas, vraiment, que des tartes pouvaient "revenir" ».

De bonne heure, le lendemain matin, elle prit le plat, en se disant : « Ma foi, puisque maman a dit qu'elles reviendraient, ça va bien » ; et elle dévora les treize tartes.



« Va me chercher ces tartes, lui dit sa mère, à l'heure du déjeuner, nous allons voir si les sont revenues. » Mais, bien entendu, il ne restait pas de tartes ; alors la fillette raconta tout à sa mère, et lui demanda comment il se faisait que les tartes ne soient point « revenues ».

La mère fut si bouleversée qu'elle ne pouvait penser à bien ; elle ne voyait qu'une chose : sa gourmande de petite fille avait mangé les treize tartes, en une seule fois ! Elle prit son rouet, et se mit à filer, assise devant sa porte ; et toute la journée elle ne fit que répéter tout bas :

« Treize tartes en une seule fois ! ma fille a mangé treize tartes. »

Or il arriva que le Roi se promenait à cheval, cet après-midi-là, et, en passant devant la vieille dame qui filait, il s'arrêta pour entendre ce qu'elle chantonnait ; mais il ne put distinguer les paroles. « Que dites-vous de votre fille ? » s'écria-t-il alors.



Le rouet et la chanson s'arrêtèrent immédiatement, et la vieille se leva, fort troublée, et fit la révérence. Elle ne savait que dire au Roi, car elle ne voulait pas qu'il sût qu'elle avait une petite fille aussi gourmande ; alors, elle répondit la première chose qui lui passa par la tête :

— « Votre Majesté, dit-elle, j'étais en train de dire à mon rouet que je changeais le lin en fil, mais que mon habile fillette pouvait, en la filant, changer la paille en or. »

— « Mon Dieu », dit le Roi, « je n'ai jamais rien entendu de si merveilleux », et il poursuivit son chemin ; mais, dans la soirée, un messenger arriva du château royal avec ordre d'y ramener la jeune fille qui pouvait changer la paille en or.

Voilà la pauvre petite partie, tremblante de peur, et, quand elle fut arrivée, le Roi la conduisit dans une grande chambre remplie de paille, et, lui montrant du doigt un rouet :

« Tu peux, m'a-t-on dit, en filant cette paille, la changer en or brillant ; file tout ceci avant l'aurore, sinon tu mourras. »

Il ferma la porte à clef derrière lui, et la pauvre fille resta seule avec la paille et le rouet, et sans rien à manger. Elle ne savait que faire ; alors elle s'assit tout simplement et se mit à pleurer ; tout à coup, elle entendit une voix qui disait :

« Jeune fille, jeune fille, dis-moi la vérité, pourquoi pleurent ces yeux si bleus ? »



Devant elle se tenait le plus drôle de petit bonhomme qu'elle eut jamais vu. Il avait de grandes bottes, et portait sur sa tête un chapeau presque aussi haut que lui. Comme il ne recevait point de réponse il commença à se fâcher ; ce que voyant, la jeune appela à elle tout son courage et lui raconta ses soucis.

— « Oh ! dit-il, si ce n'est que cela, j'aurai vite fait de filer toute cette paille et de la changer en or, mais que me donneras-tu pour ma peine ? »

— « Je n'ai que ma bague et mon collier, répliqua-t-elle je veux garder la bague, mais vous pourrez avoir le collier. »

— « Entendu ! » dit le nain « Ôte-toi de là, et laisse la place à tes supérieurs ! »

Il fit quelques pas à cloche-pied s'assit sur le tabouret, saisit une botte de paille, et tourne, tourne, tourne, un instant après il y avait sur le plancher un écheveau d'or brillant.

— « Oh ! comment donc avez-vous fait ? » demanda jeune fille.

— « Occupe-toi de tes affaires, ou mieux, puisque tu as l'air de n'avoir rien à faire, va te coucher ! » dit le petit homme d'un ton cassant. Je ne peux pas souffrir que les paresseux me regardent travailler ! »

Comme le nain paraissait très en colère, la jeune fille pensa que le mieux était de faire comme il lui disait ; alors elle se fit un lit bien doux avec de la paille, et s'endormit bientôt profondément. Quand elle s'éveilla, au matin, le soleil l'inondait de ses rayons. Elle se leva précipitamment, fort effrayée ; partout autour d'elle, ce n'étaient qu'écheveaux, et écheveaux d'or brillant ; le tas de paille, même, sur lequel elle avait dormi, était maintenant un monceau d'or.

Vite, elle se leva pour remercier le drôle de petit bonhomme qui venait de sauver la vie ; mais il avait disparu, - disparu aussi son collier. À ce moment, elle entendit la clé tourner dans la serrure. C'était le Roi. Quand il vit tout cet or sur le plancher, il put à peine en croire ses yeux. Il fit descendre la jeune fille dans la salle-à-manger du château, et ordonna à ses serviteurs de lui servir un bon repas, et de lui donner un bon lit ; car, ayant travaillé dur toute la nuit, elle avait besoin de repos. La jeune fille se mit à rire en elle-même, en entendant ces paroles, mais elle ne dit rien.



Quand la nuit vint, le Roi la mena dans une autre chambre, plus grande que la première, avec plus de paille encore, et répéta son ordre cruel :

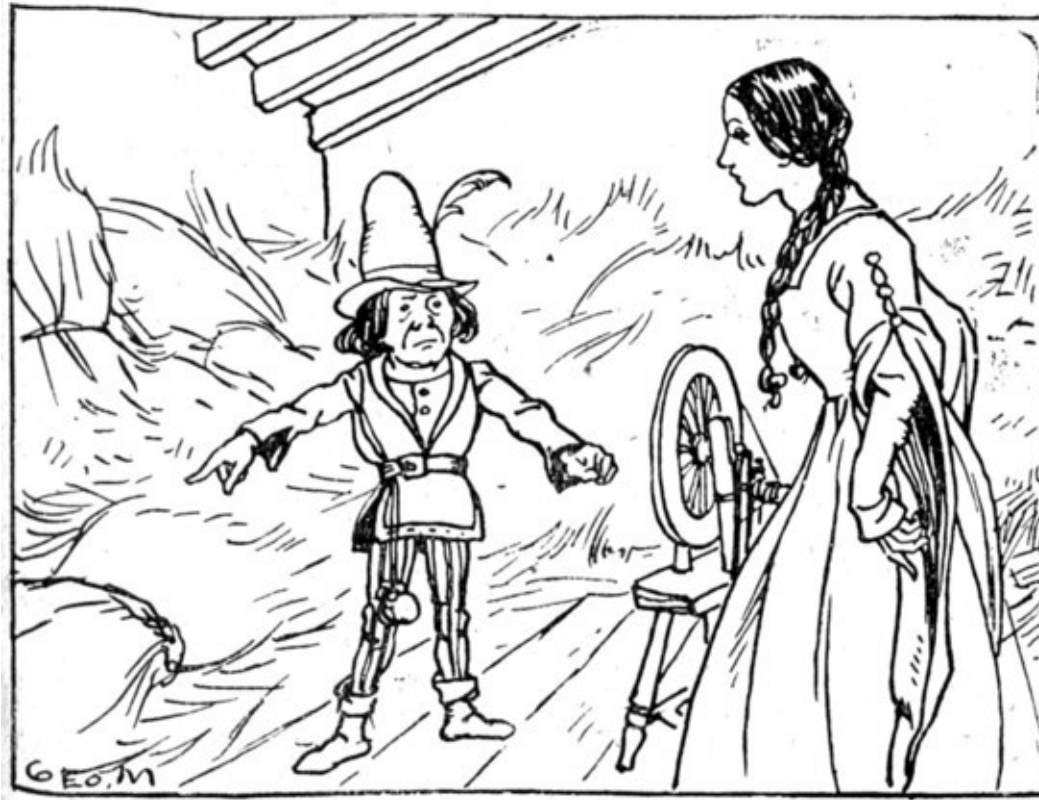
« File tout ceci avant l'aurore, ou tu mourras. »

La pauvre fille était désespérée ; « car, pensait-elle, le Roi peut agir de même tous les soirs, et je ne puis m'attendre à ce que le petit homme vienne travailler toutes les fois. Il n'était pas de très bonne humeur hier. »

— « C'est bien malhonnête à toi de dire cela, quand je t'ai sauvé la vie ! » dit auprès d'elle une voix bourrue ; c'était le nain.

« Ne réponds pas, ce serait impertinent ! » s'écria-t-il, quand elle voulut parler.

« Donne-moi seulement cette bague, couche-toi dans un coin, et dors ; je crois bien que tu n'es bonne qu'à cela ! » Alors la jeune fille se coucha, et, au matin, le Roi fut encore plus étonné de la quantité d'or qui avait été filé.



Mais plus il en avait, plus il en voulait, et, ce soir-là, la quantité de paille qu'il fallait changer en or fut doublée encore. Cependant, le petit homme revint comme d'habitude ; mais, cette fois, la jeune fille n'avait rien à lui donner.

— « Promets-moi, lui dit alors le nain, que, quand tu seras Reine, tu me donneras ton premier-né. »

La jeune fille éclata de rire. « Mais, dit-elle, je ne serai jamais Reine, et même, si... » Mais le nain l'interrompit. Ses yeux étincelaient, la colère faisait trembler sa voix, tandis qu'il, répondait :

« Je n'ai que faire de tes "si" et de tes "mais". Faut-il que je te sauve la vie, oui ou non ? »

La tentation était si forte, que la pauvre fille aurait promis tout ce qu'il aurait voulu ; elle répondit donc : « Oui. » Et le nain se mit à filer comme d'habitude.

Le lendemain matin, quand le Roi arriva, il fut très satisfait, et, au lieu d'ordonner à la jeune fille de filer encore, il lui demanda de l'épouser :

— « Je sais, lui dit-il, d'une voix altière, que tu n'es qu'une paysanne ; mais, vois-tu, si tu deviens ma femme, je t'aurai toujours là pour me filer de l'or quand j'en aurai besoin, et ainsi tu m'apporteras de grandes richesses. »

Les voilà donc mariés, et, pendant toute une année, la pauvre petite paysanne fut une Reine heureuse. Il y avait un an qu'ils étaient mariés quand il leur naquit un fils. Combien le Roi et la Reine furent heureux et ravis ! Mais, le soir même de sa naissance, l'étrange nain parut dans la chambre de la Reine ; il lui

rappela sa promesse et tendit les bras pour recevoir l'enfant royal. La Reine se mit à pleurer amèrement, et lui offrit de lui donner toutes qu'il demanderait, à son choix dans tout le royaume, tout l'or, tout l'argent, tous les bijoux, si seulement il voulait lui laisser son petit enfant.

— « Certes non ! » dit le nain : « Je n'ai pas besoin d'or, j'en peux toujours filer autant que j'en veux ; mais je veux un petit garçon pour l'élever comme s'il était mon fils, à moi, - et il faut tenir votre promesse. »



La pauvre Reine pleurait et serrait son enfant dans ses bras, si bien qu'à la fin le nain eut pitié d'elle.

— « Si d'ici trois jours, lui dit-il, tu peux trouver quel est mon nom - ce que personne n'a pu faire jusqu'ici - tu garderas ton enfant. »

La Reine resta éveillée toute la nuit, pensant à différents noms d'hommes. Quand le nain parut le lendemain soir, et lui dit :

« Quel est mon nom ? »

— « Est-ce Conrad ? dit-elle ; est-ce Hermann ? est-ce Frédéric alors ? »

— « Non, » répondit le nain, et il disparut.

Le lendemain la Reine essaya des noms de la Bible ; comme le nain ne lui permettait pas plus de trois noms, elle ne put que dire : Mathieu, Marc et Luc, et aucun d'eux n'était le bon.

La pauvre Reine se désola toute la journée, car elle savait bien que, lorsque le nain viendrait le soir, si elle ne pouvait pas deviner son nom, il lui faudrait donner son petit enfant. Elle envoya partout des messagers avec ordre de lui rapporter tous les noms étranges dont ils pourraient entendre parler. Mais elle n'avait pas grand espoir, quand, à l'heure du dîner, voilà qu'un des messagers arrive à cheval, et dit à la Reine :

« Je pense à quelque chose de curieux que j'ai entendu ce matin. »

— « Qu'est-ce ? » demanda la Reine, d'un air las.

— « Eh bien », poursuivit le chevalier, « ce matin, en chevauchant sur la colline, j'ai passé devant la petite maison la plus drôle qui se puisse voir : elle n'était pas plus haute que le genou de mon cheval. Devant cette maison il y avait un grand feu, et près du feu, sautillant sur une jambe, il y avait un homme à l'aspect ridicule, le plus drôle de petit homme que j'aie jamais vu. Tout en sautillant il chantait :

« Brûle, feu ; cuisez, gâteaux ;

Demain, j'aurai l'enfant royal,

Car la noble Reine ne se doute guère

Que mon nom est Rum-pel-Stilt-Skin. »

À ces mots, la Reine se leva d'un bond, et, battant des mains, elle se mit à pousser des cris de joie, moitié riant, moitié pleurant, et elle dit au chevalier qu'il était le meilleur ami qu'elle eût jamais eu, et qu'elle demanderait au Roi de le faire comte. Tout le monde crut qu'elle devenait folle ; mais, avant qu'elle ait pu s'expliquer, le nain entra. Il marcha d'un pas solennel vers le berceau royal où l'enfant dormait, tranquille, et, se tournant vers la Reine,

— « Madame, lui dit-il, je vous le donne en trois. Quel est mon nom ? »

— « Rum-pel-Stilt-Skin, » dit la Reine, lentement.

Et elle avait raison, car, avec un cri de rage, le nain se sauva bien vite par le trou de la cheminée, et, depuis, on n'en a plus jamais entendu parler.